

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Quelques mots sur le Chili (Fin)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 103-109

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Quelques mots sur le Chili

(Fin)

Cependant, les valeureux indigènes durent reculer peu à peu, refoulés vers les gorges de la Cordillère ou dans les forêts vierges du Sud. Leurs chefs, comme ceux des Vendéens, ne pouvaient empêcher leurs soldats de se disperser après la bataille, et souvent les fruits d'un succès étaient perdus, grâce à l'activité d'un ennemi qui jamais ne désarmait. Le Chili, devenu République indépendante, continua contre les Araucans la lutte soutenue pendant si longtemps par les Espagnols. Le fusil à aiguille, en donnant aux soldats chiliens sur leurs ennemis une

supériorité qu'on n'avait pu leur imposer jusqu'alors, réduisit les Araucans à l'impuissance, vers la fin du siècle dernier. Ils sont encore environ 120.000, sujets à une dégénérescence rapide par l'alcool, victimes des déprédations des colons voisins qui les chassent de leurs possessions pourtant reconnues par le Gouvernement, ou brûlent les forêts qui leur servent de refuges. La justice, quand on la leur rend, est ordinairement tardive ; mais l'épiscopat chilien les a pris sous sa protection. Des missionnaires s'appliquent à sauver ces restes glorieux en leur apprenant la civilisation chrétienne. Déjà au temps de la conquête, les religieux qui accompagnaient les Espagnols se firent les amis et les protecteurs des Araucans, reconnaissant leurs droits à l'indépendance et à la libre possession du sol, malgré leurs compatriotes eux-mêmes, contre les agissements abusifs desquels ils obtinrent du roi d'Espagne des pouvoirs très étendus. Mais maintenant comme alors, les missionnaires ont bien des obstacles à surmonter : de la part des Indiens, c'est surtout la polygamie, car, le travail des mains étant réservé aux femmes, chaque homme se forme de celles-ci un troupeau le plus nombreux possible ; c'est aussi leur culte superstitieux, qui s'accompagne de longues et abrutissantes beuveries. Les Européens ajoutent à ces difficultés par leurs déplorables exemples de rapine et d'immoralité, trop faciles en ces confins de la civilisation.

D'ailleurs, même s'ils étaient appelés à disparaître, les Araucans se survivraient à eux-mêmes dans le peuple chilien actuel. Au début de la conquête, il se passa de longues années avant que la colonie fût suffisamment affermie et que les familles espagnoles pussent venir s'y établir. Il s'opéra donc entre les envahisseurs et les Indiens soumis et faits prisonniers une fusion qui a donné lieu à un phénomène ethnologique des plus intéressants. Au contraire des autres pays d'Amérique du Sud, où les deux éléments espagnol et indien sont encore

séparés presque complètement, ou se sont croisés avec diverses autres races, la population du Chili est formée en grande majorité de métis indo-espagnols, ce qui lui donne une physionomie bien déterminée. C'est ce fait aussi qu'il ne faut pas oublier pour s'expliquer et apprécier l'histoire du Chili et le caractère de ses habitants. Dans un pays enserré de tous côtés par les limites naturelles les plus imposantes et pour ainsi dire isolé par elles du reste du monde, une race autochtone aux qualités héritées de deux grands peuples, son aptitude exceptionnelle à la guerre, son endurance, son mépris de la vie, son étonnant amour de l'indépendance, voilà des traits qui ne peuvent manquer d'attirer l'attention de tous les étrangers. Sur plus d'un de ces points, la comparaison avec la Suisse s'établit d'elle-même.

Ne serai-je pas malvenu à dire que le Chili soutient cette comparaison même au point de vue politique ? L'Amérique espagnole jouit, sous ce rapport, d'une réputation peu flatteuse et ne l'a pas volée. Bolivar, un des grands artisans de son indépendance, disait en ses derniers jours : « Impossible de gouverner l'Amérique ; travailler pour ces peuples, c'est labourer sur les flots ; ces pays tomberont au pouvoir d'un peuple sans frein, et seront livrés à quelques rongeurs qui les dévoreront sans pitié ». Les événements ne justifiaient que trop souvent ces sombres prévisions. Les révolutions sévissent en Amérique latine à l'état endémique, et Napoléon III, lors d'une réception officielle, put poser à ses représentants cette question ironique : « Eh bien, comment va la révolution ? » Le Pérou, par exemple, a connu, en quatre-vingt-dix ans, une cinquantaine de Présidents, et c'est à peine si l'un ou l'autre put achever paisiblement son mandat.

Or, le Chili se distingue par la fermeté de ses institutions politiques. Après les tâtonnements inévitables des débuts de l'Indépendance (1810), et malgré les tentatives

audacieuses de certains chefs militaires d'établir à jamais leur dictature sur la force, ce pays a toujours trouvé dans sa classe dirigeante des hommes de haute intelligence et surtout d'une énergie à toute épreuve pour maintenir l'ordre et la légalité. La Constitution qui le régit actuellement date de 1833, élaborée par le grand Portalès, et toujours maintenue contre les entreprises des démagogues ou des autocrates.

Toutefois, l'action féconde des grands organisateurs du pays a fait place depuis quelques années, grâce à l'émiettement des partis et à l'affaiblissement du pouvoir présidentiel, à la stérilité parlementaire, et la politique est encore ce qu'il y a de moins bien, au Chili. Mais je ne veux pas, pour le moment, entamer cette matière qui pourrait m'entraîner à de trop longs développements, d'autant plus que la situation actuelle n'est probablement qu'un mal passager.

Il y aurait aussi bien des observations intéressantes à faire sur l'état social, quoique celui-ci soit moins particulier au Chili. C'est le régime établi par la conquête espagnole, basé sur la grande propriété, quelque chose comme l'Ancien Régime d'Europe, moins cependant les privilèges et les servitudes ; moins aussi la classe moyenne qui commence seulement à se former. Jusqu'à présent, la nation se composait donc presque exclusivement des deux classes issues de la conquête: d'un côté, une aristocratie de la richesse et de la tradition, la seule qui prît part vraiment aux affaires publiques ; de ses « caballeros », beaucoup sont descendants authentiques des « hidalgos » espagnols, et restent des types de haute distinction, aux idées larges, à la politesse exquise, mêlée de franchise et de bienveillance. De l'autre côté, un peuple intelligent, hospitalier, patient et généreux. Lui aussi, il a de qui tenir, et, à voir sa fierté, son désintéressement, la prodigalité de grand seigneur avec laquelle il dépense ses maigres ressources, on sent qu'il est un peu de la même

souche que ses maîtres. Il ajoute même à sa bravoure ce cachet de crânerie pittoresque qui trahit le sang de Don Quichotte. Une des premières fois que courut le chemin de fer à travers le pays, on eut toutes les peines du monde à écarter de la voie un « huaso » (campagnard) qui, bravement campé sur son cheval, voulait barrer le chemin à la locomotive, et la provoquait, pour ainsi dire, en combat singulier. Un autre guetta le train au passage, et, lestement, jeta à la cheminée le terrible « lazo » qu'ils manient avec tant de dextérité. Honneur au courage malheureux ! L'histoire des guerres du Chili est pleine de ces beaux traits d'audace et d'insouciance du danger, dont je pense vous offrir une gerbe,... plus tard.

Mais aussi, la plus forte proportion de sang indien qui coule dans ses veines communique au « roto » (homme du peuple) les défauts auxquels l'indien n'est que trop enclin : l'ivrognerie, l'inconstance, l'absence de respect pour les biens et même pour la vie du prochain. Excité par le vin, le malheureux est sujet à des accès de sauvage fureur, et le nombre des morts violentes est très élevé. A ce sujet, un problème se pose à l'observateur : Le « roto » doit-il, à ses défauts, la pauvreté relative et l'état de sujétion dans lequel il vit ? Ou ces mauvaises habitudes sont-elles précisément la conséquence d'une situation dont, ne pouvant guère l'améliorer, il se console à sa manière ? Les opinions divergent sur ce point, et la solution ne sortira probablement que d'une longue transformation des hommes et des choses. Il n'en est pas moins vrai que pour quiconque a de l'énergie et de l'initiative et sait mettre à profit les ressources du pays, la vie s'y fait facilement large et facile. Dans le centre, la fécondité du sol et le climat tempéré favorisent énormément l'agriculture. Au nord, le désert couvre d'immenses gisements de nitrates dont l'exploitation enrichit le pays en procurant à l'Etat, en moyenne, 150 millions de droits de douane par an. Les forêts du Sud offrent

leur bois, et ses vastes pâturages alimentent d'innombrables troupeaux de moutons, dont la laine, le cuir et la chair congelée sont dirigés vers l'Europe. Un peu partout, des mines de fer, de cuivre, de charbon, d'or et d'argent, de cobalt, d'iode, etc., dont un certain nombre, à cause de la difficulté des communications, attendent encore le mineur, promettent au pays un avenir prospère.

Il me resterait à parler, entre bien d'autres choses, de la foi, de la vie religieuse, des œuvres d'apostolat, de ce pays que Pie IX, autrefois Secrétaire de la Nonciature à Santiago, appelait « le reliquaire du catholicisme ». Mais cette matière mérite d'être traitée à part et assez longuement.

En finissant, je voudrais vous donner une idée de ce qu'on peut appeler la « cellule sociale et économique » du Chili, c'est-à-dire de l'« hacienda », ou grande propriété. Prenons-en un exemple concret et rendons-nous à la « hacienda » de « Aculeo », à deux heures de chemin de fer de Santiago.

Après avoir traversé d'opulentes cultures, le chemin s'engage entre les grilles de deux parcs contigus : au milieu de celui de droite se trouve la vaste demeure du propriétaire ; dans l'autre on voit la maison du chapelain, en même temps maison d'école ; et surtout la gracieuse chapelle, véritable joyau, dont l'architecte n'est autre que le maître de céans lui-même, ancien élève de Louvain. On est agréablement surpris d'apprendre que ce « caballero » qui, pour le seul amour de la science, laisse chaque semaine ses grandes exploitations et se rend à Santiago y donner des cours aux élèves ingénieurs de l'Université catholique, est un descendant probablement direct du grand ministre de Louis XIV célébré par Bosquet, Michel Le Tellier, dont il porte le nom. Obligeamment, il vous fait connaître sa propriété qui mesure environ 350 km², c'est-à-dire plus que certains cantons

suisses. Sa population est de quatre à cinq mille âmes réparties en plusieurs hameaux ou villages. Le bétail bovin compte à peu près 6.000 vaches et 600 bœufs. A ceux-ci, il faut ajouter 300 chevaux qui les aident aux besognes agricoles, à moins que, par une soigneuse sélection, on ne les réserve pour figurer aux courses. Les moutons sont innombrables.

La « hacienda » est presque complètement entourée par un amphithéâtre de montagnes dont un beau lac occupe le fond. Sur les bords, paissent les troupeaux et ondoient les blés. Des barques, un canot à vapeur, un petit voilier, vous invitent à une poétique promenade sur le lac. Que faut-il de plus pour se figurer être en plein paysage suisse ?

En se retirant, on emporte une impression émerveillée de l'aspect patriarcal de ce petit Etat dont les chefs traitent leurs sujets comme une grande famille à laquelle ils procurent le travail, l'abondance et la paix ; de son aspect progressiste aussi, car tous les procédés les plus modernes d'exploitation y sont employés avec la plus intelligente activité pour développer et perfectionner les cultures et faciliter les travaux.

Pays de fortes attaches traditionnelles et de vif amour du progrès, pays de glorieux passé et de brillant avenir, tel nous est apparu le Chili.

**Un ancien élève de l'Abbaye,
Missionnaire au Chili.**